

Georges DALMEYDA
7 juin 1866 - 5 octobre 1932

Hommage rendu par ses collègues et anciens élèves au Collège de France

Cet automne de 1932, traversé de lourds nuages, chargé d'angoissantes préoccupations politiques et économiques, gros de menaces pour l'avenir même de notre civilisation, a vu disparaître l'un des hommes qui ont le plus dignement représenté notre pensée, notre culture, et ce trésor de fortes vertus et de délicates séductions qui constitue, depuis des siècles, le patrimoine de l'élite française. A une époque où l'Idéalisme traditionnel de notre nation subit de si rudes assauts, où les préoccupations matérielles gênent chaque jour davantage l'essor de l'esprit, où les études désintéressées reculent sans cesse sous la poussée de l'utilitarisme, où nos plus fines qualités, fruit d'une éducation séculaire, s'émeussent et parfois s'évanouissent, l'image, le souvenir, l'exemple de Georges Dalmeyda doivent demeurer fixés en nous. Car, si nous ne pouvons que déplorer une perte irréparable, nous éprouvons quelque réconfort à nous dire que nous avons connu et aimé en sa personne l'un de ces hommes dont l'espèce, rare en tout temps, semble, à certaines heures, aujourd'hui, proche parfois de disparaître, et dont nous avons le devoir de conserver, de maintenir, de faire revivre, dans la mesure où nous le pouvons, le type idéal.

Georges Dalmeyda était né à Bordeaux le 7 juin 1866. A Bordeaux, source d'esprits modérés, mais fermes, et dont la sagesse souriante n'a jamais exclu les fortes convictions et les vaillants enthousiasmes. un Montaigne, un Montesquieu. Le père de notre camarade enseignait les mathématiques au lycée: héritier d'un long passé de traditions spirituelles, il avait lui-même franchi « l'étape », et apporté à l'Université, avec un respect profond des choses de l'intelligence, tout son savoir et son dévouement. C'était un esprit distingué, un lettré, un pianiste de talent. Il surveilla de très près les études de l'enfant, afin que celui-ci – plus heureux que lui-même - pût un jour entrer dans l'Université « par la grande porte », c'est-à-dire par cette École normale qui brillait alors de son plus vif rayonnement. Dalmeyda ne manquait jamais de rapporter ses succès à son père, à ses qualités de vigilance, de clairvoyance, de fermeté, que l'on retrouvait, d'ailleurs en lui : remarquable exemple de cette lente progression des familles universitaires où si souvent le fils de l'industriel ou du commerçant, ayant perçu d'appel de la science, accomplit quelques pas vers elle, relaye par son propre fils, qui, lui, atteindra le but.

Elève du lycée de Bordeaux, bien doué, bien dirigé, le jeune Dalmeyda obtenait tous les prix de sa classe, tandis que, dans la division voisine, Couve, le futur archicube, le futur archéologue de Delphes, qui devait disparaître si prématurément, les remportait de son côté. Après une année d'études à la Faculté des lettres de Bordeaux, suivie d'une année de Khâgne à Louis-le-Grand, où il eut pour maître Gustave Merlet, Dalmeyda entra à l'École au concours de 1886.

Serait-il « littéraire », historien, philosophe ? Peu de normaliens, en dehors des spécialistes-nés, qui n'aient rencontré, durant leurs années d'École, cette croisée de chemins. On pouvait croire que Dalmeyda serait attiré vers la philosophie : il avait conquis le prix d'honneur en Rhétorique supérieure. Le dogmatisme d'Ollé-Laprune l'en détourna. Par contre, il subit fortement l'emprise de Ferdinand Brunetière, de sa parole autoritaire, de son esprit prestigieux : sous l'influence du séduisant professeur, il songea même, une fois sorti de l'École, à une thèse de littérature française. Mais son maître, son vrai maître, celui dont la

science, la méthode, la pénétrante intelligence lui permirent de voir clair en lui-même, celui au contact duquel il découvrit sa véritable vocation, ce fut son professeur de grec, le plus grand helléniste français d'alors, Henri Weil. Dalmeyda fut, avec son ami Colardeau, le meilleur élève de Weil : les carnets du maître en font foi.

Douces et fécondes années ! L'esprit de notre camarade s'épanouissait en tous sens. Tantôt, c'étaient de longues séances de musique, où Romain Rolland jouait du piano, tandis que Dalmeyda tournait les pages : l'auteur de « Jean Christophe » s'est-il souvenu de cet heureux temps lorsqu'il retrace, dans son livre, les années normaliennes d'Olivier ? Tantôt, sa verve spirituelle s'aiguissait à celle de Georges Dumas, qui se plaît également à faire revivre - et, faut-il l'ajouter, en un tout autre style... - les beaux souvenirs d'antan. Combien de fois l'un et l'autre Georges, tous deux Méridionaux à l'esprit ensoleillé de fantaisie et de caprice, s'échappèrent-ils le dimanche (et - qui sait ? - peut-être en semaine) à travers le quartier et jusqu'en banlieue ! A eux se joignait souvent un camarade qui devait être emporté par la maladie dès sa seconde année d'École, Mille, le frère de M. Pierre Mille, qui, lui aussi, d'ailleurs, accompagnait parfois les « copains » dans leurs équipées dominicales, et qui, si j'en crois la légende, ne laissait à personne sa part d'ingénieuse imagination, de vive et joyeuse humeur de sorte que je me demande si l'esprit de « blague » intellectuelle, de spirituelle « fumisterie » qui caractérise une, partie de son oeuvre ne procède pas, dans une certaine mesure, du « canular » normalien.

Vers la fin de son temps d'École, un coup brutal frappa Georges Dalmeyda ; son père mourut, à quarante-quatre ans, d'une congestion cérébrale. Notre camarade songeait à partir pour Athènes où le destinait tout- son jeune passé d'helléniste. Quel n'était pas son enthousiasme à la pensée de gravir l'Acropole, de saluer lui aussi ce « miracle grec » que célébraient, alors Renan, Leconte de Lisle, Louis Ménard, tous les grands contemporains ! Et pourtant, il ne partit pas, et c'est ici l'un des plus beaux traits de sa vie, l'un de ceux qui font le plus d'honneur à son cœur et à son caractère: il renonça à Athènes, pour ne pas quitter sa mère, déjà si cruellement atteinte, et pour lui servir de soutien. On admirera cette noblesse de cœur, cette vertu simple et touchante, et l'on éprouvera quelque regret aussi qu'en cette circonstance, comme en d'autres, son abnégation et son dévouement aient dû se traduire pour lui par de réels sacrifices.

Voici donc notre camarade au terme de ses années d'apprentissage. Il est muni de ses parchemins, il a conquis ses titres de maîtrise, il va entreprendre son tour de France. On aime à se le représenter tel que ses amis le dépeignent à cette époque, grand, mince, brun, l'œil vif, le fin visage entouré d'une légère barbe noire qui pointe fièrement au menton, l'air moins d'un homme d'idées et de livres que d'un jeune écuyer gascon venu étudier sous Daurat en quelque docte collègue. Dalmeyda n'eut jamais rien d'un pédant, portant le poids d'une lourde science. Il fit toujours une place aux exercices physiques, à la culture des arts, à la vie mondaine, à tous les divertissements de la société et de la conversation : pareil en cela à ces gentilshommes de lettres du XVIe siècle dont il prisait l'énergie dans l'action, la verdeur dans le parler, et que, du fait de ses origines bordelaises, de ses rêves et de ses lectures, il semblait réincarner. Silhouette haute, mince et souple qui, par son profil accentué, par sa nerveuse élégance, par l'aristocratique distinction de la ligne, évoque, à trois siècles de distance, tel fier cavalier de Clouet.

Agrégé des lettres, Georges Dalmeyda professa successivement à Agen, à Mont-de-Marsan, à Châteauroux, à Alger, où il enseigna deux ans côte à côte avec Louis Bertrand. Vers cette époque également, notre ami connut la grande joie de sa vie: entre toutes les jeunes filles qui l'admiraient, nous dit-on, « pour sa haute taille et pour son beau nom », il avait

distingué celle qui, par son charme spirituel et fin, méritait entre toutes de devenir sa compagne, Mlle Jeanne Weil, la plus jeune fille de son vieux maître. Il l'épousa au cours des vacances de 1892: parfaite union de l'esprit et du cœur, d'où devaient naître deux filles qui., aussi bien douées que leurs parents, furent, par leur tendresse intelligente, deux véritables Antigones. Dalmeyda connut à ce moment le vrai printemps de sa vie, une série d'années laborieuses et joyeuses, fécondes et pleines. C'est alors qu'il arrête le sujet de sa thèse, c'est alors également qu'il traduit les Mimes d'Hérodas, dont on venait de découvrir, sous le linceul des sables d'Egypte, le manuscrit sur papyrus. Cette traduction du plus « moderne » des dramaturges grecs, qu'accompagnaient une importante notice et d'érudits commentaires, connut une assez rare fortune: elle fut l'objet d'un feuilleton de Jules Lemaitre, recueilli dans les « Impressions de Théâtre ». Comment n'eût-elle pas, en effet, flatté le parisianisme un peu affecté de cet universitaire boulevardier, assez porté à saluer en Hérodas un précurseur de la fantaisie montmartroise et de l'esprit « fin-de-siècle » ?

D'Alger, Georges Dalmeyda passa à Bordeaux, puis à Lyon, où il fut, en rhétorique supérieure, le prédécesseur immédiat de M. Edouard Herriot. Son enseignement solide et fin, son commerce exquis et charmant lui valurent dans le milieu lyonnais, d'ordinaire quelque peu fermé, la sympathie générale. En même temps, il poursuivait ses publications personnelles. Alger avait vu naître son Hérodas, Lyon, cité plus austère, l'orienta vers les philosophes. Il fit paraître des « Extraits de Platon », qui demeurent l'un des titres d'honneur de la collection Hachette et qui, par l'heureux Choix des morceaux, par le soin apporté à l'établissement du texte, par la science profonde et modeste de l'introduction et des notes, apparaissent comme l'un des modèles de l'édition classique française ; oeuvre discrète et parfaite, par là vraiment attique et digne du plus pur des maîtres grecs.

Hautement apprécié des inspecteurs Jules Lachelier, Ernest Dupuy, et aussi - ce qui n'est pas peu dire - Eugène Manuel, Dalmeyda fut appelé à Paris en 1896.

Dès lors, et jusqu'en 1914, notre ami enseigna à Michelet, d'abord en seconde, puis, durant seize années, en Rhétorique supérieure, où il était chargé du grec et du latin. Dans cette élite du « Secondaire » que constitue le cadre des lycées de Paris et surtout des professeurs de Première supérieure, Dalmeyda ne tarda pas, sans le vouloir, sans le chercher le moins du monde, à marquer profondément sa place. Il put alors mener à bien le grand labeur de sa thèse. Cette oeuvre, « Goethe et le Drame antique », fut un travail de longue haleine, portant sur deux littératures, et conduit avec la scrupuleuse méthode qu'il appliquait à toutes choses. Il s'imposa durant des années des recherches infinies, à travers Goethe, les classiques grecs et l'érudition européenne. Le résultat, nous pouvons le lire sous la plume de M. Charles Andler, qui fut le rapporteur de la thèse. « Au point de vue documentaire, écrivait l'éminent germaniste, l'ouvrage est voisin de la perfection... » Et il ajoutait: « Je ne saurais assez dire les qualités de tact psychologique par lesquelles se signale l'ouvrage de M. Dalmeyda. Il faut lui envier la culture hellénique étendue qui lui a rendu possibles des trouvailles de détail infiniment nombreuses... Le travail est écrit avec une simplicité et une sévérité de goût qui sont les signes et les fruits d'une culture hellénique approfondie. » Avec ce grand livre, auquel l'Académie devait décerner le prix Bordin, Dalmeyda présentait comme seconde thèse une édition des « Bacchantes » d'Euripide accompagnée d'un commentaire critique et explicatif. Il soutint ses thèses en 1908 et fut reçu docteur ès lettres avec la mention très honorable.

Ces tranquilles années de Michelet permirent à Georges Dalmeyda d'aider son beau-père Henri Weil, octogénaire et presque aveugle, dans ses publications scientifiques. Weil songeait alors à réunir en volume les principaux articles qu'il avait, au cours de sa carrière, donnés au « Journal des Savants ». Il en résultait un travail de révision minutieuse d'où

sortirent successivement les « Études sur le drame antique », les « Études sur l'Antiquité grecque », les « Études de littérature et de rythmique grecques ». Au fur et à mesure que le grand helléniste vieillissait, Dalmeyda lui apportait un concours de plus en plus précieux - c'est ainsi qu'il prit la plus large part aux rééditions successives des « Sept Tragédies » d'Euripide, auxquelles vint s'ajouter une « Médée » qu'il ne voulut pas signer, refusant d'associer son nom à celui d'Henri Weil. Quand le maître eut disparu, il continua seul à poursuivre les travaux de révision et de mise au point de ses diverses publications. Ainsi, de même qu'il n'a cessé de témoigner à sa mère la plus attentive tendresse, il a constamment fait preuve envers Henri Weil, ce patriarche de l'érudition, cet Homère des études grecques, que la postérité ne saurait se représenter qu'appuyé au bras de son gendre, de son fils spirituel, d'une affectueuse sollicitude où entraient, pour une part, avec une légitime déférence, un volontaire effacement et une touchante modestie.

Vint la guerre. Comment n'aurait-elle pas déchiré ce cœur généreux, cette âme frémissante ? Comme beaucoup d'autres êtres d'élite, dominés par l'intelligence, et plus profondément encore par la sensibilité, il en reçut, il en garda jusqu'à la fin, une plaie incurable et secrète. Ses élèves étaient partis au front: il quitta la Rhétorique supérieure de Michelet, d'abord pour Henri IV, puis pour Charlemagne, et enfin Condorcet, où il n'enseigna que deux ans, mais où sa personne et son enseignement ont laissé un souvenir impérissable. C'est alors que vint à lui, et sans qu'il l'eût recherchée - n'est-ce pas comme le leitmotiv de cette carrière exemplaire ? - la récompense qui couronnait toute une vie de science et de labeur. A diverses reprises déjà, son nom avait été prononcé pour la Sorbonne. Seule l'en avait tenu éloigné sa légendaire discrétion. Il y fut appelé en 1923, en remplacement de Paul Girard, par le vœu unanime de ses collègues.

Dès lors son activité, où l'érudition avait toujours eu sa place, se tourna de plus en plus vers la science. Membre de l'Association pour l'encouragement des études grecques depuis 1892, il en devint en 1914 le secrétaire, un secrétaire attentif à ne laisser passer aucune publication importante, ou seulement intéressante, sans en donner l'analyse, sans contribuer à lui assurer la récompense méritée. Là encore, quel immense labeur accompli, et le plus souvent dissimulé sous l'anonymat, dans la « Revue des Études grecques » ! Quelle admirable abnégation mise au service de la science ! Président de la Société au cours des années difficiles de l'après-guerre, il ne voulut pas être seulement le directeur de ses travaux, l'arbitre de ses délibérations, l'orateur attique qui prononçait en 1927, lors de sa sortie de charge, une allocution de « reddition de comptes » digne de Lysias... ou de Renan : il se préoccupa également, en subtil disciple d'Odusseus, de découvrir des « Evergètes ». Il y réussit parfaitement; et, à l'heure même où le Cabinet Poincaré de 1926 sauvait le franc, l'Association des Études grecques, sous l'archontat de Dalmeyda, retrouvait des finances prospères.

Il est un autre domaine de l'érudition pratique où le zèle humaniste de notre camarade a porté les plus heureux fruits. Dalmeyda avait été, dès la première heure, un des plus fervents collaborateurs de la grande oeuvre entreprise sous les signes de la Chouette et de la Louve. Il donna, aux éditions Guillaume Budé, « les Ephésiaques », pour lesquelles il alla une première fois à Florence consulter le Florentinus, puis) un « Andocide » où il sut, de la façon la plus heureuse, faire oeuvre non seulement de philologue, mais d'historien. Le maître de l'histoire grecque, M. Glotz, lui écrivait à propos de ce livre: « Je trouverai dans l'avenir la plus grande utilité à relire votre remarquable traduction et vos excellentes notices. » Quand il s'est couché pour ne plus se relever, il mettait la dernière main à une édition de « Daphnis et Chloé », en vue de laquelle il était retourné, en mai 1931, consulter à la Laurentienne le manuscrit à la tache d'encre...

Ces deux séjours florentins furent pour Georges Dalmeyda l'ultime sourire de la vie. Ses dernières années avaient été heureuses. Il avait eu la satisfaction de voir sa fille aînée entrer et réussir brillamment dans l'enseignement secondaire, et la cadette épouser un cousin, M. Raymond Samuel, auquel lui-même avait tenu lieu de père. Il eut encore le bonheur de voir naître et grandir Pierrot, l'enfant de ses enfants qu'il guidait, la main dans la main, à travers le monde. merveilleux de la Grèce antique. On pouvait penser qu'il connaîtrait une arrière-saison sereine et laborieuses douce comme un soleil d'automne, et qui lui eût apporté, avec une dernière moisson d'honneurs et de joies, la possibilité de mener sa tâche à bonne fin. La destinée ne l'a pas permis: il souffrait, depuis quelques années, d'un mal qui l'avait obligé à diverses reprises à garder le repos, sans qu'il eût jamais voulu prendre le congé nécessaire. Notre ami était astreint à un régime sévère qu'il supportait difficilement, impatient de tout ce qui le détournait de la science et de ses élèves. Il se résolut donc à subir l'opération, mais - admirable et dernier témoignage d'un désintéressement, d'un oubli de soi-même rarement portés à ce degré - il décida, pour ne point déranger l'harmonie de ses cours et conférences, de consacrer ses vacances à guérir... ou à mourir. Après quelques semaines de repos à Evian, il entra, au début de septembre 1932, à la maison de santé des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, rue Oudinot. C'est dans ce cadre paisible, où la fenêtre de sa chambre s'ouvrait sur les fleurs ensoleillées d'un jardin provincial, qu'il a vu venir la mort. Une première intervention chirurgicale avait semblé réussir, et la seconde put avoir lieu. On croyait le malade hors d'atteinte, lorsqu'au bout de quelques jours de funestes symptômes apparurent. Il eut la fin de Socrate, la mort du Sage. Il s'en est allé en paix, en silence, entouré de parents et d'amis, et, pour ainsi dire, enveloppé de l'atmosphère du « Phédon ». Et, comme s'il eût redouté, pour les jours qui devaient suivre, ces pompes et ces discours qui ne servent trop souvent, hélas, qu'à tromper le vide du néant, il a désiré être incinéré, aux premières heures d'un triste jour, en présence des seuls membres de sa famille: il s'est consumé, évanoui, effacé, fidèle jusque dans la mort à cette règle de modestie qui avait toujours été sienne. Sa fin, en interrompant brutalement le cours de son existence, l'a aussi, à d'autres égards, vraiment complété et achevé; elle a mis en pleine lumière l'essentiel de sa vie et de son visage; elle en a fait jaillir l'âme et le sens.

Telle est cette existence peu chargée de faits, et dont les seules dates importantes sont, avec les événements de la vie familiale, les étapes de la carrière universitaire et les publications scientifiques. Aussi bien un simple récit ne suffit-il pas à mettre en pleine lumière tout le mérite de Dalmeyda, et nous devons à la mémoire de notre ami d'essayer de faire revivre, dans la mesure du possible, la forte personnalité de l'homme, du maître et du savant.

Dalmeyda a été, avant toutes choses, l'un des meilleurs hellénistes de sa génération. Il était porté vers l'érudition, vers la science des textes, par l'orientation traditionnelle de sa famille et de son milieu. Ses origines, sa formation, comme celles d'Henri Weil, le destinaient naturellement à l'exégèse classique. Il y a excellé grâce à sa parfaite connaissance de la langue grecque, à la sûreté de sa méthode, à la mesure et à la subtilité de son goût. Il a donné des éditions scolaires et savantes. Il a publié des travaux d'érudition. Il a écrit - trop rarement - des pages de fine et forte critique. Partout s'affirment les mêmes mérites, et nous ne pouvons que souscrire au jugement formulé par son collègue et ami, M. Aimé Puech, dans le « Bulletin de l'Association Guillaume Budé ».

Après avoir évoqué la part prépondérante qu'il avait prise à la fondation de cette Société, rappelé la haute valeur de sa thèse, « modèle d'histoire littéraire comparée », et enfin

loué son Andocide, M. Puech apprécie en ces termes sa dernière œuvre: « L'attraction que lui a inspirée le roman grec est une preuve nouvelle de la souplesse de son esprit. Après Xénophon d'Ephèse, il était naturel qu'il fût tenté par « les Amours de Daphnis et Chloé », qui sont le chef-d'œuvre du genre. L'édition, n'a pas encore paru ; mais elle est achevée. J'ai eu la bonne fortune d'en être le réviseur, selon le règlement de la collection des « Universités de France ». J'ai pu apprécier le tact avec lequel il a établi le texte, les conclusions judicieuses de l'introduction sur la personne et la date de l'auteur, et l'on admirera qu'après Amyot, après Courier, en profitant d'eux, mais en faisant à son tour une œuvre entièrement originale, il ait réussi à écrire une traduction qui satisfera les gens de goût tout autant que les philologues.

On ne peut que regretter, en présence d'un tel témoignage, que notre camarade n'ait pas laissé des traces plus nombreuses de son talent et de sa science. Aussi bien Georges Dalmeyda s'est-il pleinement « réalisé » dans un autre ordre d'activité.

A une époque qui, pourtant, a connu beaucoup d'excellents maîtres, il est apparu comme un professeur accompli. Je dirai plus, il a été le « professeur » dans toute l'acception du terme, fier d'être avant tout et surtout cela. En ces années d'après-guerre où certains, trop exclusivement préoccupés des valeurs matérielles, n'ont peut-être pas toujours témoigné à la culture désintéressée et à ses représentants la considération qu'ils méritent, - où quelques maîtres aussi, se demandant s'ils verraient jamais l'Université mise à son rang dans la nation, en ressentaient parfois quelque regret et quelque impatience, Dalmeyda n'a jamais éprouvé ni l'un ni l'autre sentiment. Il estimait qu'un homme trouve, dans l'accord harmonieux de ses aptitudes ou de ses goûts et du métier qu'il exerce, une source de parfait contentement et de satisfaction suffisante. Ne voyons pas là seulement l'exemple de la sagesse antique. Il aimait profondément, et comme instinctivement, le lycée, la classe, les élèves, - son métier en un mot. Le *professorat*, c'était, à ses yeux, la profession par excellence. La fonction faisait corps en lui avec la personnalité. L'universitaire, c'était l'homme même.

Par une heureuse fortune, il n'est aucun domaine de l'Instruction Publique où Dalmeyda n'ait marqué sa trace. Il a enseigné aux garçons et aux filles; il a enseigné dans le « primaire », le « secondaire » et le « supérieur ».

Professeur des lycées de garçons, professeur de lettres, c'est-à-dire professeur principal, Dalmeyda a fait la classe pendant plus de trente ans. C'est à cette œuvre qu'il a consacré l'essentiel de ses efforts, apporté le meilleur de lui-même. Il ne se prêtait pas seulement, comme beaucoup de maîtres distingués, aux modestes nécessités de l'enseignement quotidien, il s'y donnait *σὺν ὅλη τῇ ψυχῇ*, de toute son âme. Dans le moindre exercice scolaire, dans la correction d'un devoir, dans l'explication d'un texte, il se mettait tout entier, avec une ardeur entraînante, avec une flamme enthousiaste, qui transportait et transformait tout. Il se penchait vers ses élèves, et en même temps les élevait à lui. Aussi a-t-il trouvé parmi eux de véritables disciples. Un Khâgneux de Michelet, Borrell, qui devint élève de l'École, et qui devait mourir au Bois de la Grurie, déclarait qu'« entrer dans sa classe, c'était entrer au Paradis ». L'exemple de sa science et de son goût suscitait des vocations d'hellénistes : un de ses anciens élèves de Lyon, l'un de ceux qui ont le plus profondément subi sa pénétrante influence, M. Bulard, aujourd'hui professeur à la Faculté des Lettres de Nancy, écrivait au lendemain de sa mort: « Par le prestige de son enseignement et de sa personne, M. Dalmeyda a fortement contribué à m'orienter vers les études de civilisation grecque qui sont demeurées les miennes... Je garderai fidèlement le souvenir de l'initiateur et dû guide auquel je dois tant. »

Le jour où il fût appelé à enseigner la Littérature française aux jeunes filles, en qualité de professeur au Lycée Fénelon, Dalmeyda ne réussit pas moins heureusement. Fénelon ! Ne retrouve-t-on pas un peu de Fénelon en lui, et ne possédait-il pas, à l'exemple de l'auteur du « Télémaque » et de l'« Education des Filles » (son compatriote, comme cet autre grand « Instituteur des Enfants », Montaigne), ce don essentiel d'autorité souple et souriante qu'il a su si constamment mettre en pratique ?

Fort attaché à l'enseignement des lycées, Dalmeyda ne se montra pas moins dévoué à l'éducation du peuple. Dès son arrivée à Paris, aux environs de 1900 il fût attiré par les Universités populaires. Là, son cœur, son intelligence concouraient au même dessein : rendre l'âme ouvrière sensible à la beauté désintéressée, la guider vers la haute culture. Certains ont gardé le souvenir de ces soirées d'il y a trente ans, où notre ami, après avoir dirigé sa classe tout le jour, s'imposait volontairement, en guise d'heures supplémentaires, la tâche de monter sur les planches, de faire revivre, pour les travailleurs de Montrouge ou du Faubourg Saint-Antoine, le Pyrrhus d'*Andromaque*, l'Achille d'*Iphigénie*, et le Rodrigue du *Cid*. « Je fus, disait-il en riant, le Mounet-Sully du pauvre. » Cette généreuse expérience ne donna peut-être pas alors tous les résultats attendus : elle témoigne en tout cas chez Dalmeyda, d'un sens élevé de la solidarité humaine, de la fraternité nationale qui devait faire de lui l'un des maîtres les plus aimés de l'Enseignement primaire supérieur. A l'École Normale de Saint-Cloud, il initiait aux lettres antiques toute une jeunesse enthousiaste. Ses conférences étaient aussi chères à ses élèves qu'à lui-même, et il y porta jusqu'à la fin tout son esprit et tout son cœur. Comment dès lors n'aurait-il pas été un fervent adepte, sinon peut-être de l'« École unique », du moins de cette notion élargie des « Humanités » qu'exprime le vocable récent d'« Education nationale »?

Professeur à la Sorbonne, Dalmeyda put enfin se consacrer exclusivement à sa tâche d'initiateur scientifique. A la préparation des candidats à la licence et à l'agrégation, à la direction des travaux de diplôme et de doctorat, il apporta ses mérites habituels, mais avec plus que jamais de minutie et de scrupule. En présence des grands problèmes de l'érudition, des étudiants avancés qui désormais étaient les siens, des importants examens où il devait les conduire, il montrait, non l'assurance imperturbable d'un savant trop confiant en soi, mais la modestie presque timide d'un esprit profondément pénétré de la gravité de sa mission. Son respect - chose bien touchante - était le même à l'égard des textes vénérables dont il s'efforçait d'extraire toute la substance, qu'en présence des travaux que nous lui soumettions, et dont il s'appliquait à faire jaillir, avec une conscience inlassable, les quelques parcelles de vérité qu'ils pouvaient bien receler. Il rentra à l'École Normale, terminant sa carrière dans la maison même où il l'avait commencée, fermant le cercle, à l'exemple de la plupart des grands universitaires: et il sut conquérir le cœur de ses jeunes camarades-élèves, comme, quarante ans auparavant, il avait gagné l'amitié de Colardeau et de Georges Dumas.

Ce n'est pas seulement à l'École, à Condorcet, à Saint-Cloud, que cet éminent professeur s'est révélé un « maître ». C'est aussi lorsqu'il s'est trouvé en contact, au hasard des circonstances, soit avec un jeune ami, soit avec un petit parent, un écolier isolé, perdu, loin de la grande route, et qu'il s'agissait de ramener dans le chemin. Voici ce qu'a dit de lui un de ses neveux, M. Pierre Lévy, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, celui de ses élèves qu'il a peut-être le plus aimé, et qui lui doit pour une large part sa formation intellectuelle et morale : il était alors enfant, un enseignement trop livresque l'avait fatigué, et son oncle s'était chargé de lui pendant une année: « Je me revois, dit-il, à la table de travail de mon oncle Georges... n'est-il pas naturel que je garde une tendre reconnaissance à celui qui me rendit la gaîté et l'entrain de l'esprit ? Je ne retrouvais pas les procédés des professeurs que j'avais eus dans sa manière douce et rapide... Le soir, il lisait du Vigny à haute voix et m'interrogeait, me

demandant ce que je comprenais, m'expliquant... Sont-ils bien nombreux ceux qui concevaient de cette façon active, intime, délicieuse, l'hospitalité donnée à un jeune garçon qui n'avait pour lui que d'être attentif ? » Cette lecture sous la lampe, cette interrogation suivie d'explication, cette façon « active, intime, délicieuse », n'est-ce pas le secret des meilleurs pédagogues, et la méthode même de Socrate ?

Si Dalmeyda s'est montré un tel maître, c'est que chez lui - comme chez tous les grands éducateurs - la vertu pédagogique était soutenue et alimentée par une riche personnalité. Il a possédé, harmonieusement unies, les qualités les plus diverses : et c'est pour cela que ses amis gardent de lui un souvenir sans tache, une image sans ombre.

Georges Dalmeyda apparaît d'abord comme un admirable exemple de conscience intellectuelle et morale. Tout en lui était haut et droit. Tout en lui était net et franc. Il ne s'est jamais abaissé à quémander, à solliciter. Il ne s'est jamais dérobé à l'expression d'une vérité, à l'exercice d'un devoir. Alors que certains font de leur vie deux parts, l'une réservée à la recherche, soumise aux règles de la probité la plus stricte et la plus méticuleuse, l'autre ouverte à toutes les compromissions et à toutes :es capitulations, il a naturellement appliqué à son existence, à son existence de tous les jours, les lois logiques et morales qui régissaient son activité de savant. Qu'il s'agît d'établir un texte, de redresser une discussion, ou d'accomplir un acte de la vie sociale, il s'inspirait des mêmes principes, il puisait à la même source d'idéalisme raisonnable. La netteté et la fermeté de ses convictions, on put, en mainte occasion, les mettre à l'épreuve: soit aux sombres jours de la guerre, soit lors des grandes crises morales qui l'ont précédée ou suivie. Bien différent en cela de tant d' « Intellectuels » paresseux, Dalmeyda vivait ses idées: il les affirmait d'ordinaire avec calme et avec douceur, mais, s'il en était besoin, il s'enflammait, il « s'emballait » pour elles. Quand il croyait tenir le juste et le vrai, il s'y attachait étroitement, avec un rien d'humeur partisane qui l'apparentait aux Ramus, aux Estienne, aux Pasquier, aux grands érudits batailleurs de la Renaissance et de la Réforme.

Mais cette sagesse savait se détendre, et cette vertu si virile n'avait rien de froide ni de fermée. Dalmeyda apparaît en toute occasion comme le modèle de l' « honnête homme ». Honnête homme au sens, actuel certes, mais aussi au sens du XVII^e siècle, de ce siècle où grands penseurs et grands savants font un peu figure de séducteurs d'abstractions et de charmeurs de vérités. Son cabinet, son « poêle » était un salon, où il travaillait environné de photos, de livres, de menus souvenirs. Disciple de France et de Renan, il accueillait la vie avec grâce. Il apportait aux affections familiales, aux relations amicales, des soins exquis et touchants. Pour ne citer qu'un exemple, mais de réelle portée, Dalmeyda a cultivé, avec délicatesse, avec persévérance, avec foi, l'amitié internationale. Il est allé en Grèce à deux reprises, en 1905 et en 1912, et il en a rapporté un goût vif et sincère de l'Hellade contemporaine, une connaissance directe des hommes et des choses, qui le distingue de bien d'autres. Sa xénophilie le conduisit également vers les rives brumeuses du nord : en Angleterre, en Allemagne, et, à deux reprises, en 1902 et en 1914, au Danemark, où il donna des conférences sur Vigny, Paul Hervieu, Edmond Rostand et sur son cher Anatole France. Son affection pour le Danemark « doublait », pour ainsi dire, sa sympathie pour la Grèce: il voyait dans l'un et l'autre pays deux « petits caps » de la civilisation européenne, deux petites nations curieusement unies par de rares affinités, par l'instinct démocratique et par le goût esthétique. De retour en France, il accueillait ses hôtes à son tour, - les fils des îles lumineuses comme ceux d'Albion et de Thulé. Son salon a été, le plus simplement du monde, un centre modeste et charmant de « coopération intellectuelle », et Dalmeyda mérite d'être rangé parmi ceux de nos compatriotes qui ont, avant et après la guerre, le plus utilement travaillé au rapprochement international:

Cette vaste ouverture d'esprit, ce don de large sympathie se manifestaient encore par l'étendue de son goût artistique, par son amour de la poésie et de la musique. La musique, il l'a toujours adorée, non pas en dilettante superficiel, mais en technicien en historien, en musicien véritable. Elle a été pour lui, comme pour beaucoup de grands esprits de sa génération, une sorte de religion, la plus pure et la plus haute manifestation de la raison. Son culte allait d'abord aux grands Allemands, à Bach, à Beethoven, à Wagner, mais aussi à nos contemporains, à Debussy, à Ravel. Il ne manquait ni l'Opéra, ni les récitals des virtuoses mais il se plaisait surtout aux répétitions données, le samedi matin, dans la salle « Restauration » de l'ancien Conservatoire, par la Société des Concerts. Là, il rencontrait, entre autres amateurs, MM. Lévy-Bruhl, Brunschvieg, Alloend-Bessand : et l'on ne pouvait guère, au cours de ces séances, détacher les yeux de son fin visage, à la fois attentif et recueilli, et où la sérénité contemplative s'associait si curieusement; au sens critique toujours en éveil. C'était un plaisir délicat que de suivre en son regard et en sa personne l'exécution, par l'orchestre clé M. Philippe Gaubert, (le tel Andante de Beethoven ou du premier acte d' « Ariane »).

Il chérissait la poésie autant que la musique, mais d'un amour moins platonique. Il s'en était formé, à son usage personnel, une notion propre, il s'était composé une sorte d'anthologie intime, qu'il a emportée dans la vie, comme le plus précieux des viatiques. La poésie, selon Dalmeida, c'est un séduisant mélange de verve et de grâce, de fantaisie et de lyrisme, c'est une nappe éblouissante et jaillissante où resplendit parfois l'éclat imprévu d'un terme rare, où brillent par moments aussi les étincelantes paillettes du rire: c'est Pindare et c'est François Villon, c'est Eschyle et c'est Ronsard, c'est La Fontaine, Banville et Rostand, c'est la chanson montmartroise, c'est pour tout dire Aristophane et la tradition aristophanesque. Cette tradition, Dalmeida lui-même l'a enrichie de pages charmantes, qui ne sont guère connues hors du cercle familial, et qui méritent de sortir des mémoires et des tiroirs. Témoin cet extrait d'un dialogue des morts où, faisant converser Phasmia, Démosthène, Euripide et Eschyle, notre poète place dans la bouche de ce dernier l'éloge de la Philologie :

« Il vous est arrivé de fendre,
Voire de briser en éclats,
Des bibelots, vases ou plats.
Les morceaux en jonchaient la terre,
Et jamais vous n'eussiez pensé
Qu'il fût possible d'en rien faire.
Soudain, dans la rue est passé
Le vieux raccommodeur modulant sa plainte:
Vous l'avez fait venir, et l'objet fracassé
De sa chute à présent garde à peine l'empreinte.
Il n'est pas, je crois, malaisé
De pénétrer le sens de l'apologue:
Nos textes, c'est l'objet brisé.
L'arrangeur, c'est le Philologue. »

Ainsi, Dalmeida savait nuancer ses enthousiasmes d'ironie; éclairer son idéalisme d'un sourire. Il leur ajoutait, mieux encore, comme une parure impalpable et légère, le voile d'une exquise modestie. Modestie dont le principe n'était pas seulement moral, ni même intellectuel, mais, plus profondément peut-être, esthétique: c'était, en quelque sorte, l'application à la vie des notions hellènes de la mesure, de la proportion et de la convenance. Notre ami nous apparaît donc, en sa sagesse aimable et forte, dont les divers éléments se limitaient et se

complétaient l'un par l'autre, comme un type parfait d'Humaniste, comme l'un de ces rares esprits qui, dépositaires du legs antique, ont su, non seulement en déchiffrer la lettre, mais en comprendre, en pénétrer, en assimiler le sens. Il a cru à de grandes idées, adhéré à de nobles causes, mais il n'a jamais aliéné l'indépendance de son jugement. Il a aimé la vérité et la beauté, la liberté et la justice : mais il ne s'est jamais départi de sa faculté d'examen : il s'est donné, il ne s'est jamais abandonné. Fils de cette France d'avant-guerre qui s'efforça, au prix d'un labeur méritoire, de concilier les extrêmes opposés, de maintenir en équilibre des concepts apparemment contradictoires, - l'humanité et la patrie, l'ordre et la démocratie, la tradition et le progrès, - il sut, comme les meilleurs de ses contemporains, les faire au moins vivre en paix dans sa conscience et dans ses actes, dans ses jugements et dans ses propos. A l'heure où ce fragile accord est plus que jamais menacé, où cette précaire harmonie semble parfois près de se rompre, accordons une pieuse pensée aux hommes de bonne volonté qui se sont efforcés, sans rien sacrifier d'un généreux passé, d'ouvrir la voie de l'avenir, et saluons en Georges Dalmeyda l'un de ceux qui ont le plus discrètement, mais le plus parfaitement aussi, incarné une époque de la vie française qui fut noble, qui fut heureuse, et que l'on ne reverra plus jamais.

RAYMOND ISAY
PARIS S.G.I.E. 71, RUE DE RENNES 1933